

En troisième lieu, reconnaissons que *ce Fils nous est donné*. Qu'avons-nous fait pour être dignes de le recevoir ? Rien, absolument rien ! Alors que nous n'étions pas nés, Jésus-Christ pouvait déjà dire : « Tout est accompli. » Je peux même affirmer que si nous avons mérité quelque chose, ce n'est pas un don et un tel don, mais bien le contraire ; en effet, Dieu nous avait donné sa loi, et nous ne lui avons pas obéi ; nous avons violé ses commandements et de ce fait nous avons mérité la condamnation et la ruine.

Mais voici que, parce que Dieu nous aime, parce qu'il ne consent pas à abandonner sa créature, parce qu'il veut que tous les hommes soient sauvés, il nous fait don de son Fils : don immérité, don absolument gratuit.

Et c'est ainsi, mes frères, que ce don de Dieu fait la joie qui nous exalte à Noël, et constitue la sérénité beauté de cette fête. Oh ! sans doute nous n'avons pas compris ces choses d'un seul coup : comme le sapin illuminé éclaire et réchauffe de ses cent bougies tous ceux qui sont dans la chambre, ainsi ce qui, à Noël, éclaire et réchauffe nos cœurs et fait de nombreuses petites lumières acquises peu à peu au cours des années. Et maintenant, et à cause de cela même, il y a en nous comme un feu ; nous ne pouvons plus nous taire aujourd'hui : il nous faut parler, il nous faut bénir Dieu du don qu'il nous a fait.

Or c'est là précisément ce que nous propose la parole de l'Apôtre Paul qui fait le sujet de cette prédication : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable. » Ce don, nous venons de reconnaître quel il est. Que toutes grâces soient rendues à Dieu à son sujet, c'est là ce qu'il nous reste à affirmer maintenant. (A suivre.) E. Urech.

Ce que Karl Barth a à nous dire

Causerie donnée à Fontainemelon, le 6 janvier 1938, à l'occasion de la Semaine de prière de l'Alliance Évangélique, et que nous sommes reconnaissants de pouvoir publier.

Dans les milieux d'Église, on parle souvent de Karl Barth sans savoir de qui ou de quoi l'on parle, soit qu'on l'admire, soit qu'on le combatte avec l'énergie du désespoir. Il faut que cessent enfin ces malentendus. Un protestant, un chrétien évangélique digne de ce nom doit se documenter et se renseigner exactement sur le message de Karl Barth. Ce message n'est pas une nouvelle théorie sur Dieu, ni une nouvelle doctrine, ni une nouvelle philosophie. C'est, très simplement, l'Évangile redécouvert et repensé pour les hommes de notre temps. Ni plus ni moins.

Vous m'avez demandé de vous introduire à ce message et de vous exposer ce que K. Barth a à nous dire. Je ne vous cache pas que c'est une tâche difficile ; car encore une fois, ce message n'est pas un système à côté d'autres systèmes, une théologie parmi d'autres théologies. C'est, comme le dit Barth lui-même, un point mathématique, une note marginale, un point exclamatif mis dans la marge de la Bible, à côté de chaque verset. Pour entendre ce message, il faut avoir de l'intérêt pour ces choses, avoir faim et soif. Et même peut-être n'avoir aucun intérêt, ni faim ni soif : car ce message nous parle de nous-mêmes et de Dieu avec un si grand sérieux, qu'il se chargera de lui-même de nous donner cet intérêt, cette faim et cette soif de justice dont parle l'Évangile.

Mais avant d'écouter « ce que Karl Barth a à nous dire », nous devons commencer par apprendre « qui il est ».

1. **Qui est Karl Barth ?** Il est né en 1886 à Bâle. Après avoir étudié la théologie à Berne, Berlin, Tubingue, Marbourg, il est nommé vicaire à l'église de la Madeleine à Genève. Dès 1911, il est pasteur à Safenwil, village argovien entre Zofingue et Aarau. Pendant toute cette première partie de sa vie, il est vivement influencé par ce qu'on appelle le *libéralisme théologique* qu'on peut définir d'un mot en disant :

c'est une attitude de liberté à l'égard de la révélation de Dieu dans la Bible, de telle sorte qu'au lieu de se laisser juger par elle, c'est au contraire l'homme qui la juge. Au cours de ses premières années de pastorat à Safenwil, il commence à sentir l'insuffisance et la misère de ses opinions théologiques. Il voudrait que l'Église apporte de nouveau au monde un message prophétique. Mais comment aurait-il pu le faire, lui disciple de la plus moderne des théologies, théologie qui mettait la Bible sur le même pied que les écrits de Mahomet ou de Confucius, théologie qui faisait de l'Évangile une belle morale et de Jésus un grand homme comme Socrate ou le Bouddha ? Il aurait pu prêcher cet Évangile-là comme beaucoup de pasteurs l'ont fait et le font encore. Mais il n'a pas voulu y consentir. Dans sa recherche d'autre chose, il crut d'abord trouver une réponse dans le socialisme ; il pensait que l'Église devait devenir socialiste pour être de nouveau un centre vivant de transformation et de progrès social. Mais il fut fortement déçu, surtout en constatant la faillite du socialisme pendant la guerre. Il se rend compte que le socialisme est un système faillible, humain comme tous les autres systèmes politiques.

C'est alors que la lumière jaillit pour lui d'une étude approfondie de la Bible, et tout particulièrement de l'Épître aux Romains. En 1918, il publie le résultat de ses recherches dans un commentaire de cette épître : « Der Römerbrief. » Rapidement, ce livre devient l'objet d'une polémique passionnée ; comme le dit Vissert' Hooft dans son « Introduction à K. Barth », que je résume ici, tout le monde entra dans la lutte : catholiques-romains, protestants libéraux et orthodoxes, philosophes, savants surpris dans leur tranquillité. On est pour ou contre l'Épître aux Romains de Barth. Un père jésuite écrit à propos de ce livre : « Nous avons là la seule théologie protestante digne de ce nom depuis Luther et Calvin, une renaissance pure et véritable du protestantisme. » Et le philosophe Keyserling : « La vie et la mort du protestantisme dépendront de sa réceptivité à ce genre de théologie, ou de son impuissance à se l'assimiler. »

Qu'a-t-il donc découvert ? Nous aurons l'occasion de le voir quand nous parlerons de ce qu'il a à nous dire. Pourtant, nous pouvons d'emblée l'exprimer en disant avec M. Ed. Burnier (Cah. prot. oct.-nov. 1934) que sa découverte tient « dans une phrase qui revient souvent sous sa plume : cette formule d'une simplicité dépourvue, qui fait sourire de dépit les uns, et tressaillir les autres, comme à l'annonce d'une vérité encore jamais entendue, elle tient en trois mots : « Dieu est Dieu ». Tout est là. L'erreur lamentable des théologiens du XIX^{me} siècle, c'est d'avoir écarté Dieu de leur théologie ».

L'intérêt s'éveilla non seulement en Suisse et en Allemagne, mais en Hollande, en France, au Danemark, en Suède, en Angleterre, aux États-Unis, au Japon. On ne sait peut-être pas qu'un grand nombre d'écrits de Barth ont été traduits en japonais.

Dès 1921, Barth est professeur honoraire à Göttingue, dès 1925 professeur ordinaire à Münster, et dès 1930 à Bonn. Dans le conflit ecclésiastique qui, en Allemagne, opposa l'autorité civile et l'Église de 1933 à 1935, et qui n'est pas encore terminé, il exerça une grande influence sur l'Église confessionnelle allemande dont il a rédigé et commenté la Confession de foi. En 1935, il dut suspendre ses cours sur l'ordre de l'autorité, et, finalement, il fut révoqué par le ministre de l'Intérieur du Reich ; il répondit alors à un appel de l'Université de Bâle où il professe actuellement. En fait, il est devenu le chef d'un puissant mouvement de renaissance théologique protestante.

Et maintenant que nous savons un peu qui il est, voyons « ce qu'il a à nous dire » :

2. **Le message de Karl Barth.** En somme, Barth veut nous faire prendre de nouveau au sérieux le sens du mot « théologie » ; ce mot signifie en effet, *doctrine de Dieu* et non *doctrine de l'homme religieux*. C'est l'erreur de tout le XIX^{me} siècle d'avoir fait de la théologie une science de la religion où l'on étudie l'histoire, l'évolution, la psychologie et le fonctionnement des phénomènes religieux. Théologie signifie :

doctrine de Dieu, et par conséquent, elle doit nous faire connaître, non pas ce que l'homme pense de Dieu, mais ce que Dieu veut et pense de l'homme. Pour cela, elle ne doit jamais perdre de vue ce que Kierkegaard appelle « la différence qualitative infinie entre Dieu et l'homme, entre le temps et l'éternité, » ou ce mot de l'Écclésiaste : « Dieu est au ciel, et toi sur la terre. » Barth déclare : « Les rapports réciproques de ce Dieu (qui est au ciel !) et de cet homme (qui est sur la terre !) constituent pour moi le thème unique de la Bible et de toute philosophie. » Et par conséquent, le devoir de toute théologie !

Les rapports entre l'homme et Dieu ? Qu'en pouvons-nous savoir ? Qui peut nous en instruire ? Comment en parler ?

Deux possibilités s'offrent à nous :

a. **Partir de l'homme pour arriver à Dieu**, c'est-à-dire, interroger l'homme sur Dieu. C'est la voie moderne. Sur cette voie-là, on trouve des probabilités en faveur de l'existence de Dieu (aspirations profondes de l'homme, sentiment religieux, il doit bien y avoir quelque chose au-dessus de nous, notre conscience, notre raison, le spectacle de la nature nous en assurent, etc.).

Mais tout de suite une question surgit : si c'est l'homme que nous interrogeons sur l'existence de Dieu, comment aurons-nous jamais la certitude de cette existence ? Les idées de l'homme sur Dieu, ses sentiments, ses aspirations ne prouvent absolument rien. Il est très possible que ce soient des rêveries chimériques, des songes sans réalité. Telle est la théologie moderniste : une tentative blasphématoire et sacrilège de remplacer la souveraineté de Dieu sur l'homme par celle de l'homme sur Dieu, découvrir Dieu dans l'homme, prouver l'existence de Dieu en prenant l'homme comme point de départ.

b. Mais il y a une deuxième possibilité, plus difficile à concevoir, inouïe, riche en espérance aussi : c'est **de partir, non pas de l'homme, mais de Dieu lui-même**. Partir de Dieu ! C'est une aventure extrêmement audacieuse : oser interroger Dieu, l'écouter, commencer par le commencement. Or, il n'y a ni théologie, ni foi chrétienne, si l'on ne part pas de Dieu, si l'on n'a pas cette audace, si l'on ne veut pas courir ce risque. Partir de Dieu, c'est la voie que Barth a choisie, et je voudrais essayer de vous y conduire, maintenant, sur cette voie pleine de périls et de promesses.

Comment faire pour partir de Dieu ? L'interroger ? Mais nous ne pouvons pas le faire comme on interroge un prévenu. Dieu est le Seigneur souverainement libre de parler ou de se taire, sans tenir compte de nos questions sur lui, indépendamment de tous nos mouvements pies ou impies vers lui. Dès lors, la question essentielle pour notre existence en Dieu ou sans Dieu devient : *Dieu a-t-il parlé ?* Question brûlante, vitale, existentielle, car elle concerne notre existence tout entière, notre tout, notre vie ou notre mort. S'il n'a pas parlé, alors tout est perdu, il faut nous arrêter là ; nous ne saurons jamais rien de lui, nous ne saurons même jamais s'il existe ou non ; et il faut fermer les églises. S'il a parlé, alors tout change, tout est gagné, et nous pouvons être pleins d'espérance.

Dieu a-t-il parlé ?

La réponse à cette question n'est pas donnée par la science, par la religion, par la piété, par la psychologie, par les recherches philosophiques, métaphysiques, ou autres, ni même par la théologie, car alors, elle serait une réponse humaine, et nous retomberions dans la première possibilité : vouloir chercher Dieu en partant de l'homme, vouloir demander à l'homme si Dieu existe. La réponse à cette question ne peut venir *que de Dieu seul*, et elle est affirmative : Dieu, dans sa Parole qui est la Bible, nous rend témoignage, nous déclare qu'Il a parlé et qu'Il nous parle par le moyen de cette Parole.

Nous pouvons donc maintenant tenter ce qui nous paraissait impossible tout à l'heure, à savoir partir de Dieu et non de l'homme, puisque Dieu a parlé. « C'est précisément ce que fait la foi : elle renverse les rôles et prend position dans la réalité de Dieu. Elle est ce grand mouvement pour s'élever du plan de l'existence humaine à un autre niveau de la réalité,

l'acte par lequel Dieu devient l'autorité dans la vie humaine. » (Vissert' Hooft, Intr. à K. B.) Autrement dit, pour pouvoir partir de Dieu, il faut partir d'un acte de foi en Dieu. Et, il faut le dire ici, Barth refuse dès le principe toute discussion philosophique ; il veut penser et parler *en croyant*. Il n'invoque pas la raison, il s'en sert seulement, en la maintenant toujours dans une attitude de soumission à son objet. En un mot, *la théologie subit Dieu*, et c'est ce qui fait qu'on peut vraiment l'appeler théologie.

(A suivre.)

F. Ryser.

grâce à cela que nous sommes venus ici, ce matin, adorer le don de Dieu.

Mais ensuite les Magès sont repartis par un autre chemin, pour les raisons que vous savez. Aussi vous exhorte-rais-je à rentrer par un autre chemin.

Vous pouvez le faire matériellement en prenant pour rentrer chez vous d'autres chemins que ceux que vous avez suivis pour venir ici; ce serait un symbole de ce que je vous invite à faire dans votre vie intérieure.

Nous sommes venus par le chemin de nos habitudes, par l'ornière de notre orgueil, mais avec le cœur lourd d'angoisses, dans l'obscurité de nos soucis; mais nous étions cependant guidés par l'étoile de nos souvenirs de Noël.

Et maintenant nous allons repartir, après avoir adoré le don ineffable de Dieu. Il n'est pas possible qu'après avoir vu ce que Dieu a fait pour nous, nous ne soyons pas changés. Revenons par le chemin de la fidélité, de l'obstination dans la fidélité. Changeons nos vies; devenons meilleurs, ne serait-ce que sur un seul point. Revenons chez nous, mais revenons par un autre chemin.

Alors nous aurons glorifié Dieu qui nous a donné son Fils. Les hommes qui nous regardent vivre sauront que nous aurons véritablement « rendu grâces à Dieu pour son don ineffable ». Ed. URECH.

Ce que Karl Barth a à nous dire

(Suite)

Dieu s'est fait connaître dans l'Écriture, c'est-à-dire dans la Bible; plus concrètement: en Jésus-Christ dont l'Écriture nous rend témoignage. Partir de Dieu, c'est donc partir de Jésus-Christ qui nous l'a fait connaître, et partir de Jésus-Christ, c'est réfléchir sur le témoignage que la Bible nous donne de lui. C'est en un mot réfléchir sur la révélation de Dieu dans la Bible. Pour exprimer le fait de la révélation de Dieu dans la Bible, Barth emploie une image: sur un champ de bataille, l'ennemi, avec sa supériorité écrasante, a pris l'initiative des hostilités; aux avant-postes, les sentinelles rédigent en hâte un message qu'ils envoient à l'arrière, au gros de la troupe, pour lui annoncer que l'ennemi a attaqué, et qu'il faut aussitôt monter à l'assaut. Voici le sens de cette image: l'ennemi qui attaque le premier sans qu'on s'y attende, c'est Dieu; les sentinelles qui annoncent que l'ennemi a attaqué, ce sont les prophètes et les apôtres, le message qu'ils rédigent en hâte pour l'envoyer au gros de la troupe, c'est la Bible; et le gros de la troupe qui reçoit ce message et se lève pour monter à l'assaut, c'est l'Église, c'est nous-mêmes.

Cette image nous aide à comprendre ceci: c'est que

pas la Parole de Dieu en elle-même, elle n'est pas un bloc de divin qui nous serait tombé du ciel, comme le soutiennent les théopneustes, qui affirment que la Bible est divine dans sa lettre, et en font une idole à la place de Dieu. Non, la Bible est simplement le témoignage humain de la révélation de Dieu en Jésus-Christ; c'est le message rédigé en hâte par les prophètes et les apôtres pour annoncer que l'Ennemi a attaqué. Dieu reste libre à l'égard de ce livre, il peut faire qu'il soit pour nous lettre morte; mais voici, il nous a laissé la promesse qu'il nous parlait par lui: quand il veut, où il veut, par le passage qu'il veut, et à qui il veut, Dieu peut nous parler au moyen de ce livre. La Bible n'est donc la Parole de Dieu que pour autant qu'il plaît à Dieu d'en faire la Parole de Dieu. Quand Dieu par le Saint-Esprit nous ouvre les oreilles et le cœur, nous pouvons entendre Sa parole encore aujourd'hui. C'est un miracle.

Nous comprenons maintenant ce que signifie: partir de Dieu; cela signifie: partir de la Bible parce que c'est le lieu où Dieu a parlé et où il nous parle sans cesse par un miracle de son Esprit.

Mais vous pourriez me dire: pourquoi la Bible, et rien que la Bible? Une seule réponse: parce que la Bible nous annonce Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est « le seul point de l'univers où l'on puisse voir Dieu ». (E. Brunner.) Il a plu à Dieu de s'abaisser jusqu'à nous en son fils et de nous faire entendre cette bonne nouvelle dans la Bible, et seulement dans la Bible. Cela signifie qu'en face de la Bible nous ne sommes pas libres; nous ne pouvons pas, en face de la Bible, adopter la même attitude qu'en face d'autres livres humains, et par exemple, la lire comme nous lisons l'œuvre d'un grand poète, ou d'un grand philosophe, ou d'un romancier de génie. Nous devons lire ce livre dans l'attente de quelque chose qui va peut-être arriver, dans l'attente d'un miracle que Dieu va peut-être accomplir en nous par le moyen de sa Parole.

Il arrive très souvent que des croyants sincères et pieux lisent la Bible sans fruit, sans entendre la Parole de Dieu, et la referment découragés. Ne se pourrait-il pas que Dieu lui-même leur ferme sa Parole? la question se pose ainsi pour chacun de nous: est-ce que ma lecture stérile de la Bible ne pourrait pas être un jugement de Dieu sur moi? Mettons-nous bien au clair sur ce que veut dire: entendre la Parole de Dieu! Pouvons-nous nous étonner qu'en face de la Bible, nous nous trouvions si misérables, si incapables de comprendre? Le Dieu qui nous parle dans la Bible est le Dieu saint, et nous, nous devons peut-être encore apprendre à nous humilier pour reconnaître combien nous sommes perdus tout entiers. Pouvons-nous nous étonner de ne pas entendre la Parole de Dieu? Ne serait-il pas beaucoup plus étonnant que nous l'entendions?

Quand nous n'entendons pas la Parole de Dieu en lisant notre Bible, nous devons nous dire que cette possibilité est au fond la seule avec laquelle nous

lui annoncer que l'ennemi a attaqué, et qu'il faut aussitôt monter à l'assaut. Voici le sens de cette image : l'ennemi qui attaque le premier sans qu'on s'y attende, c'est Dieu ; les sentinelles qui annoncent que l'ennemi a attaqué, ce sont les prophètes et les apôtres, le message qu'ils rédigent en hâte pour l'envoyer au gros de la troupe, c'est la Bible ; et le gros de la troupe qui reçoit ce message et se lève pour monter à l'assaut, c'est l'Eglise, c'est nous-mêmes.

Cette image nous aide à comprendre ceci : c'est que la révélation au sens biblique est toujours un événement, et non une vérité d'ordre intellectuel ou rationnel ; c'est quelque chose *qui se passe*, c'est un acte qui a la soudaineté et la souveraineté d'une attaque sur un champ de bataille. « Ma parole ne retourne pas à moi sans effet » : elle est toujours un acte de Dieu qui, dans son accomplissement, atteint en pleine vie celui chez qui il s'accomplit et exprime la pleine vie de celui qui l'accomplit. Elle crée, juge, condamne, appelle, sauve, gracie, promet. On peut dire que Barth a redécouvert pour notre époque la notion de Parole de Dieu.

Cette parole ne retourne jamais à Dieu sans effet ; cela signifie : elle peut sauver et endurcir ; nous pouvons l'accepter, mais nous pouvons aussi la refuser, nous boucher les oreilles, fuir pour ne pas l'entendre. Au moment où cette Parole nous est adressée, un fait absolument nouveau se produit au fond de nous : *la foi* ou *l'incrédulité*. La Parole de Dieu est donc toujours une rencontre entre Dieu qui parle, et l'homme qui écoute, ou n'écoute pas.

Mais en quel sens faut-il comprendre que la Bible est cette Parole de Dieu ? Barth répond : la Bible n'est

est le Dieu saint, et nous, nous devons peut-être encore apprendre à nous humilier pour reconnaître combien nous sommes perdus tout entiers. Pouvons-nous nous étonner de ne pas entendre la Parole de Dieu ? Ne serait-il pas beaucoup plus étonnant que nous l'entendions ?

Quand nous n'entendons pas la Parole de Dieu en lisant notre Bible, nous devons nous dire que cette possibilité est au fond la seule avec laquelle nous puissions compter, et que lorsque l'autre possibilité, à savoir celle de l'audition de la Parole de Dieu, entre en jeu, un facteur apparaît, qui se trouve sur un tout autre plan, et qui ne peut être qu'un miracle de la puissance et de la miséricorde de Dieu. Il y faut le témoignage du Saint-Esprit ; et c'est pourquoi ce n'est qu'en priant qu'Il nous soit favorable que nous pouvons nous asseoir toujours de nouveau devant notre Bible, et la lire.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici, que lorsque Dieu a parlé aux hommes de la Bible, il le faisait toujours *comme leur Seigneur* au sens féodal de ce mot. C'est-à-dire qu'il leur parle en *souverain*, comme celui qui a sur eux le droit de vie et de mort ; et en *saint*, c'est-à-dire comme celui qui est séparé d'eux par une distance infranchissable. Rappelez-vous l'attitude des prophètes, quand Dieu leur parle : ils tremblent et reculent. Esaïe, dans le temple de Jérusalem, s'écrie au moment où Dieu lui envoie sa révélation : « Malheur à moi, je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures... » C'est que Dieu est Dieu, et nous, nous sommes des hommes : en même temps qu'il nous parle, Dieu établit la dis-

tance entre Lui, le Saint, et nous pécheurs. Depuis la rébellion originelle, depuis que nous avons succombé à la tentation d'être comme des dieux, nous sommes séparés de Lui, et sa colère demeure sur nous. A la base de la vie humaine, il y a donc une malédiction de Dieu ; et l'homme et Dieu ne sauraient aller ensemble et collaborer. L'homme est et reste à jamais l'homme, avec toutes ses possibilités, depuis la bestialité et la lâcheté jusqu'à l'ascèse et l'héroïsme. Il est lié à sa nature pécheresse comme à une chaîne ; il lui arrive d'en avoir conscience, et alors il essaye de se libérer par lui-même de cette chaîne maudite. La plus haute et la plus impressionnante de ces tentatives est *la religion*, comprise comme création et entreprise humaines. Il faut bien distinguer entre la révélation de Dieu, et la ou les religions :

La révélation de Dieu est le chemin de la foi ouvert par Dieu ; la religion est le chemin imaginé par les hommes pour arriver à Dieu.

Ce que Karl Barth a à nous dire

(Suite) 18

Le danger constant pour l'Église qui prêche la révélation de Dieu, c'est de devenir une religion, c'est de se durcir ou de se volatiliser en religion. Elle succombe à ce danger lorsque, par exemple, elle cherche à s'assurer une place confortable dans la société; lorsqu'elle veut être quelque chose de respectable, une belle tradition, un garde-fou pour les faibles, une base sociale, un moyen de contenir le peuple: c'est alors que le christianisme devient vraiment un opium pour le peuple. Dans toutes ses nécessités, l'Église n'a à craindre qu'une chose: c'est que lorsqu'elle parle Dieu, elle ne parle pas de Dieu, mais de quelque chose d'autre! Et elle le fait quand elle consent à devenir une religion comme les autres. La religion et les religions sont donc une des nombreuses tours de Babel de l'humanité: quelque chose d'humain, de trop humain, et ici Barth, au nom de la Parole de Dieu, est plus radical qu'aucun des détracteurs habituels de la religion ne l'a jamais été!

Il y a donc inimitié entre Dieu et nous, Dieu est notre ennemi, parce que nous sommes en révolte contre lui; il pourrait donc nous laisser dans notre révolte, nous abandonner à nous-mêmes et au désespoir de nos religions. Le miracle inouï, la bonne nouvelle, dans tout cela, c'est que Dieu, dans la distance irréductible où il se tient loin de nous, dans sa sainteté et dans sa souveraineté de Seigneur dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, se communique à nous, nous parle, se révèle à nous dans sa Parole. Et qu'est-ce que cela signifie? Simplement qu'il nous aime. Au moment où Dieu nous parle, il nous aime; au moment où sa Parole arrive à nous, c'est pour nous dire tout personnellement et très concrètement: «Je te pardonne!» La révélation de Dieu est réconciliation; il se révèle à nous dans l'Écriture comme celui qui nous réconcilie avec lui en nous pardonnant nos péchés.

La distance est franchie, mais rappelons-nous, *pas par nous*, mais par Dieu, toujours! Pour cela, il s'abaisse jusqu'au point le plus bas. Attention, Dieu n'est pas sur les sommets où nous voulons toujours aller le chercher; il est descendu plus bas que nous ne sommes jamais allés nous-mêmes: sur le Calvaire! C'est sur la croix de Jésus-Christ que la distance entre Dieu et nous est vraiment franchie et notre

irruption dans notre monde en Jésus-Christ. Toute notre vie est dominée par ce nouveau monde qui vient; les choses dernières (résurrection et retour du Christ) ne doivent donc pas être reléguées à l'arrière-plan des préoccupations des fidèles et des pasteurs, comme cela se fait d'ordinaire. Mais elles doivent dominer et déterminer notre vie, être la saveur qui donne son goût à tout ce que nous disons ou faisons.

Il reste à dire un mot de l'Église. Est-ce une société de gens sans péché? Un flot de gens irréprochables au milieu de la corruption générale du monde? Est-ce tout simplement une association pour la culture en commun du sentiment religieux? Est-ce une institution divine, dépositaire infaillible de la vérité? Non. Voici la vraie définition de l'Église telle que Barth l'a remise en vigueur: C'est l'ensemble de tous ceux qui, dans leur situation d'hommes pécheurs et révoltés contre Dieu, veulent venir entendre, autour de la Croix, le message de réconciliation que Jésus adresse à chaque homme quel qu'il soit. «Car là où deux ou trois sont réunis en mon nom — c'est-à-dire pour entendre ce message — je suis au milieu d'eux!» L'Église est là, en plein milieu du monde, pour annoncer à toute âme d'homme ce miracle de Dieu. Elle n'a pas d'autre tâche: rien de plus que cela, mais aussi tout cela!

Vous l'aurez remarqué, ce que K. Barth a à nous dire, ce n'est pas autre chose que ce que la Bible, si nous l'avons lue fidèlement, nous a déjà dit. Barth, en effet, ne veut être rien d'autre qu'un homme qui, comme Luther ou Calvin, ou d'autres, *nous montre la Bible*.

Seulement, il le fait avec une vigueur, une puissance de conviction, une force de pénétration littéralement prophétiques! C'est rare qu'il ait surgi du milieu de l'Église un homme qui, comme Barth, a su rappeler avec autant de force et de passion que la révélation est quelque chose qui vient de la part de Dieu, dans la Bible, et que l'objet et le contenu de la foi chrétienne est seulement la Parole de l'Écriture Sainte, dans son sérieux direct et bouleversant. (A suivre.)

F. Ryser.

Dans les Missions

MISSION SUISSE DANS L'AFRIQUE DU SUD

SITUATION FINANCIÈRE A LA CLÔTURE DES COMPTES DE L'EXERCICE 1937

tuels de la religion ne l'a jamais été !

Il y a donc inimitié entre Dieu et nous, Dieu est notre ennemi, parce que nous sommes en révolte contre lui; il pourrait donc nous laisser dans notre révolte, nous abandonner à nous-mêmes et au désespoir de nos religions. Le miracle inouï, la bonne nouvelle, dans tout cela, c'est que Dieu, dans la distance irréductible où il se tient loin de nous, dans sa sainteté et dans sa souveraineté de Seigneur dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, se communique à nous, nous parle, se révèle à nous dans sa Parole. Et qu'est-ce que cela signifie? Simplement qu'il nous aime. Au moment où Dieu nous parle, il nous aime; au moment où sa Parole arrive à nous, c'est pour nous dire tout personnellement et très concrètement: « Je te pardonne! » La révélation de Dieu est réconciliation; il se révèle à nous dans l'Écriture comme celui qui nous réconcilie avec lui en nous pardonnant nos péchés.

La distance est franchie, mais rappelons-nous, *pas par nous*, mais par Dieu, toujours! Pour cela, il s'abaisse jusqu'au point le plus bas. Attention, Dieu n'est pas sur les sommets où nous voulons toujours aller le chercher; il est descendu plus bas que nous ne sommes jamais allés nous-mêmes: sur le Calvaire! C'est sur la croix de Jésus-Christ que la distance entre Dieu et nous est vraiment franchie; et notre vie chrétienne, nous ne la vivons pas sur les cimes de l'idéal, dans l'exaltation mystique ou dans les hautes sphères de la sentimentalité, nous la vivons tous les jours et à chaque instant, dans l'atmosphère, dans l'air de la Croix. Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde; et le combat de Golgotha se poursuit dans le cœur des croyants jusqu'à la fin du monde; et nous n'irons pas chercher le secours ailleurs qu'à l'endroit même où il semble que Dieu se tait, alors qu'il nous dit que la distance est franchie, à la Croix où tout est accompli.

Mais attention, la Croix n'est pas le dernier mot de Dieu, le dernier mot de Dieu sur notre monde et sur nous, c'est la résurrection. Barth nous a appris et nous apprend à redécouvrir la réalité de l'attente de la résurrection et du retour du Christ. Cette théologie est avant tout une théologie de l'espérance. Elle considère d'avance la fin de toute histoire temporelle et humaine, elle a les yeux fixés sur ce qui doit venir, la fin des temps, le rétablissement de toutes choses, le Royaume de Dieu. C'est dans la résurrection de Jésus que se trouve le fondement de cette espérance: ce grand fait est en vérité le commencement de la fin. Notre monde tout entier est limité par le Royaume de Dieu qui vient: nous ne pouvons pas le connaître, nous n'en avons qu'une notion « frontière », nous sommes à la limite d'un nouveau monde où Dieu nous introduira par la résurrection des morts. La vie éternelle n'est donc pas le prolongement indéfini du temps, c'est le « tout autre », l'Inconnu, qui a fait

aussi tout cela!

Vous l'aurez remarqué, ce que K. Barth a à nous dire, ce n'est pas autre chose que ce que la Bible, si nous l'avons lue fidèlement, nous a déjà dit. Barth, en effet, ne veut être rien d'autre qu'un homme qui, comme Luther ou Calvin, ou d'autres, *nous montre la Bible*.

Seulement, il le fait avec une vigueur, une puissance de conviction, une force de pénétration littéralement prophétiques! C'est rare qu'il ait surgi du milieu de l'Église un homme qui, comme Barth, a su rappeler avec autant de force et de passion que la révélation est quelque chose qui vient de la part de Dieu, dans la Bible, et que l'objet et le contenu de la foi chrétienne est seulement la Parole de l'Écriture Sainte, dans son sérieux direct et bouleversant. (*A suivre.*)

F. Ryser.

Dans les Missions

MISSION SUISSE DANS L'AFRIQUE DU SUD SITUATION FINANCIÈRE A LA CLÔTURE DES COMPTES DE L'EXERCICE 1937

Les comptes établis au 10 janvier 1938 se balancent avec un déficit d'environ 108,000 francs, supérieur de 28,000 francs à celui de 1936. Ce résultat défavorable est dû uniquement à la dévaluation de notre franc suisse. Nous avons en effet eu là une différence de 56,000 francs comparativement aux chiffres figurant dans notre budget, qui avait été élaboré avant la décision du Conseil fédéral de dévaluer notre monnaie nationale.

Pendant plusieurs années nous avons bénéficié de la dévaluation de la livre sterling et cela pour des sommes importantes. L'Assemblée des délégués a compris que notre budget allait, automatiquement, être majoré d'une cinquantaine de mille francs, et nous n'avons cessé de répéter que nous entrions dans une période d'adaptation qui serait difficile à traverser.

Un très sérieux effort d'économies a été fait et nos missionnaires s'y sont associés dans toute la mesure du possible. D'autre part, les soutiens de l'œuvre en Suisse ont compris la gravité de l'heure présente et ont intensifié leurs efforts de telle sorte que les dons ont été supérieurs à ceux de l'exercice précédent pour plus de 22,000 francs. Nous disons notre vive gratitude à tous les donateurs. Leur élan est un garant pour l'avenir et nous voulons avoir l'assurance que les amis du Règne de Dieu vont nous aider à « tenir » pendant cette période difficile. *N'oublions pas que, pour ses ressources financières, notre Mission ne peut compter que sur les membres de nos Églises de Suisse.* Puisse le gros déficit de l'exercice 1937 être comblé

Ce que Karl Barth a à nous dire

(Suite et fin)

3. Un mot encore pour terminer : ce message s'adresse non seulement à ceux qui n'ont pas encore été saisis par la vérité, « à ceux du dehors », mais aussi à ceux qui ont déjà pris la décision de la foi, « à ceux du dedans ».

a) A ceux du dehors, certes; Barth connaît les hommes déchirés et désespérés de notre temps. Il sait quelle tour de Babel cet homme a tenté de se construire pour essayer d'apaiser sa misère. Sans ménagement, Barth attaque cet homme moderne dans son orgueil et dans son désespoir d'homme sans Dieu. Il l'attaque de la part de Dieu avec la prédication du pardon des péchés; à l'égard de tous, il n'a qu'une accusation : c'est qu'ils sont égarés, loin de

Dieu; et une promesse : c'est que Dieu est fidèle. Avec un sérieux saisissant, il nous décrit le chemin de l'égarement loin de Dieu; ce chemin ne peut conduire qu'au chaos, à un monde où tout devient possible, où la lutte pour la vie sévit avec une implacable rigueur, où la raison de l'homme devient elle-même arraisonnable, à un monde plein d'arbitraire et d'injustice, dont toute la sagesse est la sagesse de la nuit.

Tout cela n'est-il pas souligné, et doublement souligné, par le sombre et tragique arrière-fond de toute notre époque ? Cette théologie n'est-elle pas, de par une mystérieuse dispensation de la Providence, fille de la guerre et de l'après-guerre, de l'inflation et de la révolution ? Et ne sommes-nous pas encore et toujours plongés dans l'opprobre consécutif à la grande tragédie de 1914 ? C'est à ce moment-là, à ce triste monde moderne, que le message de Barth s'adresse, pour le tirer de sa nuit.

b) Mais ne l'oublions pas, ce message s'adresse aussi, et surtout, et peut-être avant tout, aux chrétiens, aux hommes d'Eglise, laïcs et pasteurs, aux convertis, que nous avons appelés : ceux du dedans. C'est comme un formidable coup de bélier qui nous arrive en plein cœur, pour nous arracher à notre propre-justice, à notre pharisaïsme, à notre hypocrisie, à notre orgueil, à notre religiosité facile, à notre sûreté, à notre habitude de « parler de Dieu comme s'il était notre cousin ». Barth dit quelque part : « Que doit-on penser d'un discours sur Dieu où nous parlons de Dieu de telle sorte que personne ne remarque qu'il s'agit de Dieu ? ! » Et c'est pourtant notre habitude à nous, gens d'Eglise. C'est chez nous qu'il y a péché. Ecoutez cette page du « Römerbrief »; remarquant avec saint Paul que c'est la Loi qui donne la connaissance du péché, Barth s'exprime ainsi :

« C'est précisément l'homme qui possède la Loi, l'homme réveillé, zélé, converti, tourné vers Dieu, l'homme religieux, qui est le pécheur au sens le plus clair de la Parole (cf. Rom. 7. 7, 14). Le péché se manifeste chez ceux qui ont un intérêt pour la religion, et non dans la masse des indifférents, chez les pasteurs et leurs amis, et non chez les escrocs et les souteneurs, à l'Eglise et non au cinéma, à la Faculté de théologie et non dans l'athéisme des médecins, chez les socialistes religieux et chez les pacifistes, et non chez les capitalistes et les militaristes, dans les livres comme dans ce livre (le Römerbrief !), et non dans la littérature passe-temps des enfants du monde ! »

Il est frappant de remarquer que c'est aux gens pieux, religieux et conscients de leurs mérites que Jésus a parlé avec le plus de sévérité. Il suffit de rappeler Matthieu 23 !

Il faut que tombe notre orgueil spirituel. Notre seule sûreté, c'est le pardon de Dieu qui couvre à la foi les péchés des gens pies et des gens impies. A

128A 3882

L'ÉGLISE NATIONALE

N. Z

de Dieu qui a fait retrouver toute sa saveur au moyen de la révolution théologique accomplie par un homme comme Barth et ses amis.

Donc, en tout ceci, il ne s'agit pas d'une théologie de cabinet, de réflexions simplement pieuses, d'abstractions métaphysiques ou de jeux — d'esprit. Il s'agit au contraire, de la plus concrète des réalités : ce que nous sommes, ce que Dieu est. Comme le déclarait P. Maury dans une conférence : « C'est la plus humaine des théologies, la plus terriblement vivante des doctrines. » Quelque chose de direct qui nous dit : « Tu es cela, et Je te parle ! » Et pourquoi ? Parce que tout cela n'est en définitive, et comme je l'ai déjà dit, qu'une découverte de la Bible. Barth se tient aux côtés des Réformateurs et s'adresse à l'Eglise et au monde; sa théologie n'est pas une sagesse ésotérique et compliquée, mais la messagère fidèle qui, dans notre langue et pour notre temps, enseigne et proclame la vieille vérité, le vieil Evangile toujours nouveau, et rappelle ainsi à l'ordre une génération qui s'agite et s'épuise dans ses querelles religieuses ou antireligieuses.

La Chaux-de-Fonds, janvier 1938.

19
F. RYSER.

Ouvrages de K. Barth traduits en français (Edit. « Je sers ») : *Parole de Dieu et Parole humaine — Le culte raisonnable — Révélation, Eglise, Théologie — Credo.*

de la guerre et de l'après-guerre, de l'inflation et de la révolution ? Et ne sommes-nous pas encore et toujours plongés dans l'opprobre consécutif à la grande tragédie de 1914 ? C'est à ce moment-là, à ce triste monde moderne, que le message de Barth s'adresse, pour le tirer de sa nuit.

b) Mais ne l'oublions pas, ce message s'adresse aussi, et surtout, et peut-être avant tout, aux chrétiens, aux hommes d'Eglise, laïcs et pasteurs, aux convertis, que nous avons appelés : ceux du dedans. C'est comme un formidable coup de bélier qui nous arrive en plein cœur, pour nous arracher à notre propre-justice, à notre pharisaïsme, à notre hypocrisie, à notre orgueil, à notre religiosité facile, à notre sûreté, à notre habitude de « parler de Dieu comme s'il était notre cousin ». Barth dit quelque part : « Que doit-on penser d'un discours sur Dieu où nous parlons de Dieu de telle sorte que personne ne remarque qu'il s'agit de Dieu ? ! » Et c'est pourtant notre habitude à nous, gens d'Eglise. C'est chez nous qu'il y a péché. Ecoutez cette page du « Römerbrief » ; remarquant avec saint Paul que c'est la Loi qui donne la connaissance du péché, Barth s'exprime ainsi :

« C'est précisément l'homme qui possède la Loi, l'homme réveillé, zélé, converti, tourné vers Dieu, l'homme religieux, qui est le pécheur au sens le plus clair de la Parole (cf. Rom. 7. 7, 14). Le péché se manifeste chez ceux qui ont un intérêt pour la religion, et non dans la masse des indifférents, chez les pasteurs et leurs amis, et non chez les escrocs et les souteneurs, à l'Eglise et non au cinéma, à la Faculté de théologie et non dans l'athéisme des médecins, chez les socialistes religieux et chez les pacifistes, et non chez les capitalistes et les militaristes, dans les livres comme dans ce livre (le Römerbrief !), et non dans la littérature passe-temps des enfants du monde ! »

Il est frappant de remarquer que c'est aux gens pieux, religieux et conscients de leurs mérites que Jésus a parlé avec le plus de sévérité. Il suffit de rappeler Matthieu 23 !

Il faut que tombe notre orgueil spirituel. Notre seule sûreté, c'est le pardon de Dieu qui couvre à la foi les péchés des gens pies et des gens impies. A l'accroissement de notre admiration en face de la grâce de Dieu, doit correspondre une diminution et une cessation d'admiration en face de l'homme, et même de l'homme pieux. Le plus grand danger pour l'Eglise, c'est de tomber dans l'étroitesse sectaire qui n'est souvent qu'idolâtrie de personnes. La communauté de Christ est une maison qui, de tous côtés, a ses fenêtres ouvertes sur le monde, et où l'on demeure toujours conscient que Christ est mort *pour des impies*. Elle doit être appelée : Eglise de pécheurs, et tout en même temps, Eglise de ceux qui acceptent d'être sauvés, et qui espèrent.

Voilà. J'espère que j'aurai su, dans cet exposé à coup sûr insuffisant à cause de l'ampleur du sujet, faire comprendre que K. Barth a quelque chose à nous dire, et donner une idée de ce qu'il a à nous dire.

Vous pourriez me dire : en fait, quelle est la portée pratique de tout cela ? Je peux sans hésiter répondre qu'elle peut être immense ; là où ce message a été pris au sérieux, il en est résulté d'imprévisibles et miraculeuses conséquences. Un seul exemple : l'attitude de l'Eglise confessionnelle allemande, qui a été d'oser confesser le nom de son Seigneur dans un Etat totalitaire. Si elle a pu le faire, c'est par un miracle

parce que tout cela n'est en définitive, et comme je l'ai déjà dit, qu'une découverte de la Bible. Barth se tient aux côtés des Réformateurs et s'adresse à l'Eglise et au monde ; sa théologie n'est pas une sagesse ésotérique et compliquée, mais la messagère fidèle qui, dans notre langue et pour notre temps, enseigne et proclame la vieille vérité, le vieil Evangile toujours nouveau, et rappelle ainsi à l'ordre une génération qui s'agit et s'épuise dans ses querelles religieuses ou antireligieuses.

La Chaux-de-Fonds, janvier 1938.

F. RYSER.

Ouvrages de K. Barth traduits en français (Edit. « Je sers ») : *Parole de Dieu et Parole humaine* — *Le culte raisonnable* — *Révélation, Eglise, Théologie* — *Credo*.